

Silvia MANCINI

*Chronique*  
MAGNÉTISME ANIMAL ET SCIENCES  
PSYCHIQUES (1784-1935)  
LA REDÉCOUVERTE D'UN CONTINENT PERDU

Extrait de *Diogène*, n° 190  
*Temps et métamorphoses*  
Été 2000

1, rue Miollis, 75732 PARIS CEDEX 15

CHRONIQUE  
MAGNÉTISME ANIMAL ET SCIENCES  
PSYCHIQUES (1784-1935)  
LA REDÉCOUVERTE D'UN CONTINENT PERDU

*par*

SILVIA MANCINI

Au printemps 1784 le marquis de Puységur, grand seigneur terrien et colonel d'artillerie, est appelé au chevet de Victor, le fils de son régisseur, qui souffre d'une fluxion de poitrine. Puységur est un adepte de la nouvelle médecine holistique professée, dans une atmosphère de passion et de scandale, par Franz-Anton Mesmer, un médecin autrichien installé depuis quelques années à Paris. En tant que disciple de Mesmer, il compte, par des « passes magnétiques », diriger son « fluide vital » sur le jeune patient, pour provoquer des « spasmes » qui conduiront à un état de calme et à une amélioration de sa santé. Mais les choses ne se passent pas comme prévu. Au lieu de montrer les spasmes attendus le jeune Victor sombre dans un état de conscience étrange qui, à première vue, ressemble à un sommeil très profond. Puis il se ranime et revient à la vie avec une nouvelle personnalité. Débarrassé de ses inhibitions, il ne parle plus son habituel patois mais le français des aristocrates, et il n'hésite pas à tancer son maître, dont il semble pouvoir lire les pensées cachées. Enfin, il annonce les phases de sa guérison et les remèdes qui lui conviendront. Puységur note tous ces faits étranges et publie l'année suivante un mémoire qui fait sensation. Bientôt, dans toute la France, on va produire des somnambules et accumuler des observations à leur sujet. Dès lors, les faits incompréhensibles qui semblent se donner à voir dans le « somnambulisme artificiel », ou « provoqué », ou encore dans le « sommeil magnétique » – autant d'expressions utilisées par Puységur et ses disciples pour nommer l'état qu'il vient de découvrir – vont susciter une immense polémique. La découverte du marquis de Puységur déclenche le développement, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, d'un courant de réflexions et de pratiques que l'on désigne en général par l'expression, inventée par Mesmer, de « magnétisme animal ». Ce courant a exercé, à la veille de la Révolution et pendant tout le siècle dernier, une véritable fascination sur des philosophes, des écrivains, des savants. Mais on a tendance à oublier cet épisode de la culture européenne, lequel a fini par devenir de nos jours un véritable « continent perdu ».

Ce « continent perdu », cela fait maintenant une vingtaine

d'années que l'on a commencé à le redécouvrir, par étapes successives. Il y a d'abord eu une génération d'auteurs qui ont vu dans le magnétisme animal des matériaux susceptibles d'éclairer l'histoire de l'inconscient. Ainsi l'irremplaçable « somme » d'Ellenberger<sup>1</sup> qui, dans son histoire de la psychiatrie dynamique consacre un grand chapitre au magnétisme ; les ouvrages de Léon Chertok et de Raymond de Saussure<sup>2</sup>, de Franklin Rausky<sup>3</sup>, ou encore de François Azouvi<sup>4</sup>, rédigés dans l'horizon de la psychanalyse freudienne. Puis sont venus des travaux d'historiens comme Robert Darnton<sup>5</sup>, Alan Gauld<sup>6</sup>, ou Jean-Pierre Peter<sup>7</sup>, qui éclairent en profondeur le contexte historique et culturel ayant favorisé l'essor du mesmérisme. Enfin, plus récemment, des auteurs commencent à entreprendre des études sur l'impact épistémologique du magnétisme animal, considéré, non plus seulement comme la préhistoire de la psychiatrie dynamique, mais comme un sujet d'étude intéressant en lui-même et pour lui-même ; non plus comme une simple curiosité historique, mais comme un événement culturel aux répercussions importantes. C'est le cas, aux États-Unis, de l'historienne Alison Winter, et en France du philosophe Bertrand Méheust.

\*

Dans un article paru en mars 1999 dans la *New York Review of Books*, le philosophe canadien Ian Hacking attire l'attention sur les ouvrages récents de ces deux auteurs, en mettant l'accent sur la convergence de leurs vues. Le travail d'Alison Winter, *Mesmerized : Powers of Mind in Victorian Britain*<sup>8</sup>, étudie le développement du mesmérisme en Angleterre entre 1837 et 1862. Celui de Bertrand Méheust, *Somnambulisme et médiumnité*<sup>9</sup>, aborde le même sujet, mais en adoptant une perspective historique plus vaste, puisqu'il fait commencer son enquête avec la découverte du somnambulisme par Puységur en 1784, et la clôt vers 1935, avec l'apogée de la mé-

---

1. Henry ELLENBERGER, *À la découverte de l'inconscient, histoire de la psychiatrie dynamique*, Villeurbanne, Simep 1974 (édition originale anglaise, 1970).

2. Léon CHERTOK et Raymond DE SAUSSURE, *Naissance du psychanalyste. De Mesmer à Freud*, Paris, Payot 1973.

3. Franklin RAUSKY, *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Paris, Payot 1977.

4. François AZOUVI, « Introduction et notes pour Charles de Villers », *Le magnétiseur amoureux*, Paris, Vrin 1978.

5. Robert DARNTON, *La fin des Lumières, le mesmérisme et la Révolution*, Librairie académique Perrin 1984 (édition originale anglaise, 1968).

6. Alan GAULD, *A History of Hypnotism*, Cambridge University Press 1992.

7. Jean-Pierre PETER, « Le "sommeil paradigmatique" – Les découvertes et avancées du marquis de Puységur », *Chimères*, n.20, automne 1993.

8. Alison WINTER, *Mesmerized : Powers of Mind in Victorian Britain*, University of Chicago Press 1999.

9. Bertrand MÉHEUST, *Somnambulisme et médiumnité*, Paris, Institut d'Édition SYNTHÉLABO, coll. Les Empêcheurs de penser en rond 1999, Tome I : *Le défi du magnétisme animal*, Tome II : *Le choc des sciences psychiques*.

tapsychique. Le champ couvert par Alison Winter est essentiellement anglais ; celui qu'explore Méheust est surtout centré sur la France, du moins dans le premier tome de son ouvrage. Mais l'enquête de Winter déborde sur la France, et celle de Méheust sur le monde anglo-saxon. Or, il est intéressant de remarquer que ces deux auteurs, qui ne semblent pas se connaître, s'accordent au moins sur quatre points principaux.

D'abord, sur le constat que le magnétisme, au XIX<sup>e</sup> siècle dernier, loin d'être une médecine populaire, un thème de la subculture comme on l'imaginerait aujourd'hui à travers nos propres préjugés, se développe au sein de l'élite, où il fascine écrivains, philosophes et savants. Winter cite entre autres Charles Dickens, Charles Darwin, Thomas Huxley, Herbert Spencer, George Eliot, John Stuart Mill, Pierre-Simon de Laplace, Georges Cuvier... Méheust, quant à lui, consacre six pages rien qu'à énumérer les noms des philosophes, des écrivains, des savants, qui en Europe et aux États-Unis se sont passionnés pour cette question. C'est qu'au milieu du siècle dernier, le magnétisme animal est pensé par l'élite comme un enjeu important par rapport auquel la science doit se définir. En fait, comme l'écrit Hacking dans son article cité *supra*,

il n'y avait pas la science d'un côté, et la pseudo-science de l'autre. La science, comme le montre Wilson, se définit, à cette époque, pour une part, en essayant d'exclure le mesmérisme. Il est intéressant de noter que c'est aussi un thème central du livre récent de Bertrand Méheust. Il y a peu de raisons de penser que les auteurs en question aient entendu parler de leurs ouvrages respectifs, et il semble bien qu'ils partagent tous les deux le souci contemporain de montrer comment la science est devenue l'Institution.

Une Institution soutenue par un ensemble de pratiques dont la fonction aurait été, en fin de compte, ajoute Hacking, « *de définir les limites et la nature même du savoir* ».

De fait – et c'est là un deuxième point de convergence entre les livres de Wilson et de Méheust – la science est confrontée à un défi qui, dans certains cas, l'oblige à innover, parfois malgré elle. L'enquête d'Alison Winter étaye ce thème d'une façon particulièrement convaincante, en jetant une lumière nouvelle sur les conditions qui ont conduit les médecins, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à utiliser l'anesthésie chimique. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le souci de soulager les peines de leurs patients ne semble pas avoir été leur motivation principale. Les effets de l'éther ou du chloroforme étaient connus depuis longtemps, mais ils restaient une curiosité sur laquelle on n'expérimentait guère. Ce sont en réalité les opérations chirurgicales effectuées pendant le sommeil magnétique par des médecins ouverts au mesmérisme, qui vont pousser le corps médical à adopter cette anesthésie, dont la première utilisation spectaculaire remonte à 1828. Cette année

là, un célèbre chirurgien français, le docteur Cloquet, procède pour la première fois à l'ablation d'un sein cancéreux chez une malade que l'on avait au préalable plongée dans le sommeil magnétique. L'anesthésie magnétique, montre Alison Winter, est ensuite adoptée par des médecins anglais. Au *Native Hospital* de Calcutta, en 1846, le chirurgien écossais James Esdaile pratique avec succès soixante-treize interventions : des amputations, des opérations de la cataracte, ou encore l'extraction d'énormes tumeurs. L'une d'entre elles – une tumeur du scrotum – pesait 103 livres, presque aussi lourd que le patient, soit 114 livres. Tous les malades opérés sont des indigènes, qui manifestent une très grande susceptibilité au sommeil magnétique. Mais, en Angleterre, d'autres médecins font encore parler d'eux en employant l'anesthésie « magnétique ». Ainsi, à Nottingham, en novembre 1842, une affaire fait scandale. Un chirurgien de la ville ampute la cuisse d'un ouvrier endormi par le magnétisme. Dans tous ces cas, les observateurs sont frappés par l'insensibilité apparente des patients et l'efficacité postopératoire de ces opérations « magnétiques ». Si la patiente française meurt après son opération, c'est que son cancer s'est généralisé ; mais le malade anglais, lui, survivra trente ans. Ces opérations provoquent le scandale, on crie au trucage, au compérage. Ce sont elles qui vont pousser les médecins à promouvoir l'éther, comme le montre Hacking, lequel résume en ces termes les conclusions d'Alison Winter :

La médecine institutionnelle n'a pas cherché à soulager la douleur de ses patients. Les médecins n'ont expérimenté avec l'éther et le protoxyde d'azote que lorsqu'ils ont été menacés par l'anesthésie mesmerique.(...) La pratique de l'anesthésie s'est développée dans une large mesure parce que les médecins voulaient faire barrage aux magnétiseurs, et non pas à cause de sa capacité à contrôler la douleur.

Or, il est frappant de constater qu'à partir d'autres exemples, Méheust, sur le travail duquel on va revenir, arrive aux mêmes conclusions : le magnétisme a agi sur la culture comme un incitateur, comme un stimulant, il a fait bouger les idées par l'effort même que l'on a dépensé à le réduire.

Le troisième point de convergence porte lui aussi sur la réception du magnétisme. En effet, les historiens de la médecine, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le présentent comme une pratique désuète, qui aurait été, dès le milieu du siècle, supplantée par le nouvel hypnotisme scientifique, découvert par James Braid en 1841. Beaucoup de commentateurs, de nos jours, reprennent cette thèse. Là encore, Winter et Méheust s'accordent à montrer que c'est une vue rétrospective. En réalité, ce qui est en jeu dans toutes les opérations que l'on vient d'évoquer, ce sont les anciennes pratiques des magnétiseurs, nullement l'hypnotisme. Vers 1850, les théoriciens de

l'hypnotisme sont bien incapables de pratiquer de telles opérations. L'hypnotisme, pour Winter comme pour Méheust, a été développé *contre le magnétisme* ; il a été tiré, par réduction et simplification, du magnétisme animal.

Enfin, Wilson et Méheust s'accordent sur un quatrième point. Ils montrent que le magnétisme, loin de disparaître au milieu du siècle, après sa défaite face à l'institution médicale, est devenu un confluent du spiritisme et du courant spiritualiste, puis a été à l'origine des programmes de recherches sulfureux des sciences psychiques britanniques et de la métapsychique française. Il est frappant de constater que les sciences psychiques, qui prétendent étudier, en dehors des habituels présumés religieux, des phénomènes comme la voyance, la télépathie, etc., autrement dit des phénomènes que les intellectuels de nos jours lient à des superstitions archaïques, sont nées en Angleterre, dans la nation qui, à l'époque, incarne la modernité, et en France, pays phare de la laïcité. Certes, ces programmes de recherche n'ont jamais réussi à stabiliser leurs objets, ce qui explique en partie le discrédit dans lequel ils sont tombés. Parmi les phénomènes étudiés par les magnétiseurs, les théoriciens des sciences psychiques, et les hypnologues, il y a des phénomènes instables, comme la voyance, et d'autres qui présentent un noyau relativement constant. Bien attestés, ceux-ci, pourtant, restent énigmatiques, comme par exemple les amputations magnétiques. Ian Hacking, ouvert mais prudent, regrette que l'on ait jeté le bébé avec l'eau du bain, et que le discrédit des sciences psychiques ait entraîné celui des phénomènes stables de l'hypnose. Méheust, lui, ne cache pas son intérêt pour ces phénomènes, même les plus instables et les plus controversés. Sans jamais se prononcer sur leur réalité, il propose d'en faire des outils heuristiques, des objets privilégiés de la réflexion épistémologique, en se demandant, dans la voie ouverte par l'historien des religions italien Ernesto de Martino, en quoi ils sont encore susceptibles de nourrir notre réflexion sur l'être humain.

\*

Nous avons surtout lu l'ouvrage de Bertrand Méheust, plus aisément accessible au lecteur français, et qui nous touche de plus près, puisqu'il concerne surtout l'histoire française du magnétisme animal et des sciences psychiques. De fait, nous y avons trouvé ample matière à réflexion. Ce livre est aussi impressionnant par son volume (deux tomes qui totalisent 1200 pages) que stimulant par son contenu. Certes, l'auteur ne craint pas de s'y exposer, d'y prendre des risques. Étant donné la profusion de la matière à maîtriser, la variété des thèmes abordés et des savoirs impliqués, enfin la nature même des problèmes abordés, son travail ne manquera de susciter critiques et objections. Nous nous contenterons ici de

mettre l'accent sur ce que cet ouvrage nous paraît apporter.

Une métaphore politique pourrait nous aider à entrer dans la réflexion de Méheust. La conférence de Seattle a mis en évidence l'apparition d'un contre-pouvoir susceptible de remettre en cause ou au moins d'infléchir sérieusement le modèle hyperlibéral mis en œuvre par les maîtres de la planète. Du coup, ce que l'on nous présentait comme un processus naturel et nécessaire apparaît soudain comme le produit de décisions humaines contingentes, mises aux services d'intérêts particuliers, et l'avenir semble redevenir indéterminé ; ce qu'il adviendra de l'humanité future dépendra des rapports de force et des solutions de compromis que le nouveau contre-pouvoir parviendra à arracher au néolibéralisme. Telle est, au fond, mais transposée au domaine de la culture et du psychisme humain, la thèse que propose Bertrand Méheust. Selon lui, entre 1784 et 1935 un conflit crucial a traversé la culture. Il s'agissait, après l'effondrement des systèmes théologiques à travers lesquels l'être humain avait jusqu'à présent compris sa propre nature, de « reprofiler » l'homme pour les temps à venir, de procéder à un nouveau « bornage » des facultés humaines. La métaphore politique est ici encore éclairante. De même, en effet, que le néolibéralisme est désormais interpellé par le slogan « la terre n'est pas à vendre », de même les théoriciens de la psychologie dominante élaborée par le positivisme et le scientisme se voient, vers 1900, remis en cause par un autre slogan : « l'homme n'est pas ce que vous croyez, il ne se limite pas à ce que vous en dites ». Cette affirmation provocante vient du courant des recherches psychiques, qui entre 1890 et 1930, sur des points décisifs, prétendent remettre en cause les conceptions de la psychologie accréditée. Cette dernière tient pour allant de soi la présence stable de l'homme au monde ; elle enferme le moi dans des bornes spatio-temporelles considérées comme intangibles ; elle coupe l'homme des ordres composant le cosmos. De leur côté, les théoriciens de la métapsychique prétendent, en s'étayant sur des « faits » expérimentaux ou prétendus tels, faire vaciller ces conceptions. Ils affirment que parfois, à la faveur de la transe, la conscience peut s'entrouvrir aux autres moi sans passer par aucun canal sensoriel ; que le psychisme peut accéder directement aux choses, qu'il est animé d'un potentiel créateur aux bornes inconnues, mais outrepassant, dans les faits observés, tout ce que l'on a pu concevoir jusque-là ; qu'une des manifestations essentielles de ce processus créateur est précisément la « personnification » – c'est-à-dire la tendance spontanée du psychisme à créer une pluralité de personnalités ; que, de ce fait, les personnifications médiumniques (c'est-à-dire les modifications de la personnalité des sujets pendant les états altérés de conscience) désignent par ricochet notre moi stable comme une création de la culture occidentale, dont le préalable était la coupure

avec le monde de la magie et la constitution d'une enceinte personnelle étanche. Pour la pensée dominante, ce sont là des affirmations scandaleuses. À l'issue d'un conflit qui a traversé la culture, ce défi a été surmonté. Aujourd'hui plus qu'oublié, il est sorti de l'horizon des intellectuels.

On objectera que si un défi d'une telle importance avait jamais existé, cela devrait se savoir. Méheust, se référant à Freud, rétorque que c'est précisément à cause de sa virulence, à cause de l'importance qu'il a eue dans le passé, pour tant de philosophes, de médecins, de savants, d'artistes – d'Henri Bergson à William James, de Charles Richet à Jean Perrin et aux Curie, d'André Breton à Wassily Kandinsky – que ce défi est opportunément sorti de notre horizon. En scrutant les discours des anthropologues, Méheust examine leur attitude de déni envers cet épisode de la culture. Le sentiment que tout cela est « ringard », tombé en déshérence ; les classiques arguments éthico-politiques selon lesquels l'intérêt pour la métapsychique serait lié à une vision du monde préfasciste<sup>10</sup>, la destitution de toute légitimité scientifique de cette question ; la focalisation des sciences anthropologiques sur les seuls discours ; la mise entre parenthèses de la question des faits ; les sophistications post-modernes – tout cela, selon Méheust, peut et doit aussi être examiné et critiqué comme le symptôme d'une fuite, d'une peur, devant cet aspect abyssal du réel refusé par notre culture. C'est pourquoi il aborde le problème de front, après avoir pointé les « stratégies d'évitement » que l'anthropologie contemporaine a élaborées, selon lui, pour esquiver ces questions cruciales mais prosrites. Que les faits soient incertains, que les recherches psychiques comportent parfois le risque de courir après des chimères, l'auteur en a pleinement conscience, et contrairement à ce qu'on lui fera probablement dire, nulle part, dans ces 1200 pages, il ne se prononce sur la réalité des faits ; mais en revanche, il est intraitable sur la question de leur intérêt heuristique et sur la légitimité de leur étude. D'où, parfois, la vivacité un peu excessive de son propos, qui vise à secouer les esprits, et à rappeler qu'aujourd'hui c'est cette légitimité même qui se trouve contestée.

Mais en réalité le tournant de 1900 n'est que l'aboutissement d'un conflit qui a commencé à travailler la culture européenne avant la Révolution française. Et c'est pourquoi Méheust prend les choses de beaucoup plus loin, en faisant débiter son enquête avec la découverte du somnambulisme artificiel par le marquis de Puy-ségur. Moment véritablement inaugural, cette découverte ouvre un

---

10. Méheust consacre de longues pages à réfuter cet argument, qu'il appelle « l'argument des bruits de botte ». Cette discussion traverse d'ailleurs tout son ouvrage, elle est même un de ses thèmes constants. Il est probable qu'on ne manquera sans doute pas de lui présenter l'argument en question sans avoir lu son ouvrage...

abîme et marque le début de la réflexion scientifique sur ce que l'on appellera plus tard l'« inconscient ». La publication du livre de Puységur en 1785 suscite une polémique immense – une guerre, plutôt – qui va se développer à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle. C'est cette guerre que Méheust prend pour fil conducteur, afin de retracer l'histoire du magnétisme animal. Et c'est le prétexte de nous restituer un monde englouti : les faits, les théories, les débats du magnétisme, la pluralité buissonnante des courants, autant de questions qui ont été négligées tant que l'on a vu dans le magnétisme animal la préhistoire de la psychiatrie dynamique. Méheust, il faut le préciser, ne prétend pas faire une histoire du magnétisme au sens strict, mais étayer et problématiser une thèse en s'appuyant sur une documentation quantitativement et qualitativement riche. Toutefois, cette documentation est si vaste que *Somnambulisme et médiumnité* devrait, à ce seul titre, rester longtemps un ouvrage de référence.

Après avoir restitué ce monde englouti, les 650 pages du premier tome sont consacrées à la reconstitution du conflit qui a opposé le magnétisme à la médecine institutionnelle : sa montée en puissance dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, les jugements contradictoires délivrés envers le magnétisme par les commissions officielles successives, enfin sa récupération partielle, à partir de 1878, par l'institution médicale, laquelle va le filtrer afin de le rendre compatible avec les exigences du positivisme. Mais en même temps une autre histoire commence, qui s'imbrique dans la précédente. Ainsi, apparues sur la trajectoire du magnétisme, nourries des nouveaux phénomènes produits par les médiums spirites, les « sciences psychiques » débutent vers 1875 au *Trinity College* de Cambridge, puis prennent pied en France au début du XX<sup>e</sup> siècle sous le terme de « métapsychique ». Ce sont elles qui porteront le processus inauguré par Puységur jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. On a oublié qu'elles ne constituent pas seulement une collection de faits étranges plus ou moins contestés, mais que des théoriciens de haut vol comme Frederic Myers, William James, Henri Bergson, Hans Driesch, René Sudre, Eugène Osty, etc., ont réfléchi, en s'appuyant sur ces faits, à une théorie alternative de l'individualité humaine.

Le second tome raconte le « choc des sciences psychiques ». L'auteur examine à travers ces 600 pages les « turbulences » provoquées, à partir de 1885, à l'intérieur même de l'institution, par la résurgence des théories magnétiques. Il montre comment, sous la pression de ces tensions contradictoires, émergent de nouveaux concepts, se dessinent de nouvelles frontières du psychisme, et met l'accent sur le caractère mouvant et transitoire de ce nouveau bornage. Enfin, dans une dernière section, il braque son projecteur sur les retombées oubliées de la guerre du somnambulisme, pour met-

tre en évidence les empreintes laissées par le magnétisme et la métapsychique dans la culture européenne de la fin du XIX<sup>e</sup> et des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse de la philosophie, de la psychiatrie, de la sociologie, de l'ethnologie, de l'art, de la littérature. Délaissant les empreintes trop évidentes ou les influences avérées, il s'intéresse plus systématiquement à celles qui ont été euphémisées, maquillées, et met l'accent sur les résistances parfois manifestées par les commentateurs à reconnaître cette influence. À cet égard, les passages relatifs à André Breton et à Wassily Kandinsky sont particulièrement frappants et convaincants.

\*

Au long des ces 1200 pages, le livre de Méheust s'efforce ainsi de tisser de multiples fils. Plusieurs devraient mériter l'attention des anthropologues. Retenons-en sept.

1) Il met à leur disposition une documentation historique immense, de première main, restée jusqu'à présent en grande partie ignorée, rouvrant ainsi à la connaissance un pan englouti de notre culture. Il révèle la toile de fond sur laquelle les anthropologues du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle ont bâti leurs théories sur la religion et la magie, de E. B. Tylor à Andrew Lang, de Lucien Lévy-Bruhl à Ernesto de Martino.

2) Il propose une réflexion sur les mécanismes culturels qui ont conduit le débat anthropologique à cette situation de déni et de fuite, et porte en fin de parcours l'attention sur les « taches aveugles » du discours anthropologique.

3) Après avoir rappelé, à la suite de bien d'autres, que les sociétés sont traversées par des dynamiques conflictuelles où s'opposent systèmes de valeurs et conceptions du monde, il montre comment la question métapsychique a travaillé la culture pendant cent-trente ans, avant de s'en trouver évacuée.

4) En créant le concept de l'« ailleurs interne » – ce que de Martino appelait « les Indes d'ici bas », cette part maudite, cette étrangeté interne que toute culture porte en elle – il propose à l'endo-ethnologie un nouvel objet susceptible de stimuler une mise en perspective plus poussée des fondements sur lesquels repose l'identité culturelle de l'Occident.

5) Il permet de réexaminer, avec un regard différent, certains chapitres de la littérature ethnologique consacrés aux pouvoirs magiques, ce qui le situe dans le prolongement des thèses d'auteurs que l'on redécouvre aujourd'hui, comme Andrew Lang et Ernesto de Martino, lesquels établissaient une relation stricte entre la vision magique du monde et la phénoménologie parapsychique qui, souvent, l'accompagne.

6) À travers le concept de « décrire-construire », principal fil

conducteur de toute la démarche, cet ouvrage propose une réflexion sur l'efficacité réalisante des théories et des représentations que l'être humain se donne de lui-même, non seulement dans le domaine des mythes et de la théologie, mais aussi, ce qui paraît plus troublant, dans celui des sciences humaines elles-mêmes. En pleine convergence avec les vues épistémologiques du pragmatisme, Méheust invite ainsi à nouveau, en retour, les anthropologues à réfléchir aux enjeux de leur propre pratique. Un des intérêts de ce concept de « décrire-construire » appliqué à l'histoire du psychisme est de contester une idée plus ou moins acquise chez les anthropologues, à savoir celle d'un psychisme universel et naturel que viendraient moduler la diversité des systèmes de représentations. À cette conception il s'agit de substituer la vision d'un psychisme ( presque) indéfiniment plastique et recodable par les discours qui prétendent le décrire. Ce n'est pas un hasard, sur ce point, si la référence philosophique qui traverse tout l'ouvrage de Méheust est celle du philosophe français Cornélius Castoriadis, grand théoricien de l'imagination créatrice.

7) Enfin, l'ouvrage de Méheust nous confronte à une conception du psychisme humain fort différente de celle qui s'est imposée depuis soixante-dix ans. Pour être étayée sur des faits parfois fuyants et problématiques, cette conception n'en possède pas moins l'intérêt heuristique d'établir une tension, un contraste, avec les conceptions accréditées.

Si cet ouvrage semble avoir été encore peu commenté, la raison en est sans doute son caractère malaisément classable au sein des disciplines constituées, mais aussi le fait que par un ironique effet de boucle il se trouve impliqué dans le problème même qu'il instruit, à savoir le rejet, par la culture dominante, d'un champ de l'expérience. Mais la réflexion anthropologique pourra difficilement esquiver les grandes questions qu'à ses risques et périls l'auteur a voulu soulever.

Silvia MANCINI.

(Université Victor Segalen - Bordeaux II.)